

Préface

par Vigyanananda (Dr Jacques Vigne)

à l'ouvrage Mémoires d'un sadhou blanc
publié par les éditions Diabase (BP 31 22130 Plancoët)

Je suis heureux d'écrire aujourd'hui la préface au témoignage de Jayramdas. Je suis moi-même Français vivant comme lui en Inde de façon régulière, bien qu'à l'instant où j'écris cette préface, je sois en voyage en France. J'ai passé là-bas déjà 21 ans, et Jayramdas est donc mon aîné, en ce sens qu'il y réside depuis 34 ans. On sent tout de suite dans son témoignage la sincérité et l'intensité, à certaines phases de sa sâdhanâ (pratique spirituelle), il pouvait travailler 10, 15, parfois 20 heures par jour. Il reconnaît que ses types de pratiques spirituelles ont évolué, il a commencé par la pratique dévotionnelles centrée sur Hanuman, le dieu singe, qui était chère à son premier gourou. C'est une pratique très répandue en Inde, mais qui paraît étrange aux Occidentaux. Dû à sa jeunesse et à son intensité, Jayramdas a quand même réussi à l'effectuer de façon approfondie. De même, sa seconde sâdhanâ, avec l'école ésotérique du Shaktisme qu'est la Shri Vidya, est typiquement enracinée dans la culture hindoue. Elle comporte en général beaucoup de poujas (rituels) et de mantras consacré à des formes de la déesse très spécifiques, comme Rajarajeshvari, Lalita, etc...

On peut dire que Jayramdas en est maintenant à la troisième phase de sa sâdhanâ, avec une stabilisation dans le védanta a grâce à son admiration pour Ramana Maharshi et Shri Aurobindo qui enseignaient une sorte de voie de la connaissance en fait proche du védanta. Il admirait leur idéal de solitude et de vie paisible auquel ils ont été fidèles toute leur vie, même si de fait ils ont vécu de plus en plus entourés de disciples jusqu'à ce qu'ils quittent leur corps. Pour la plupart des Occidentaux, le védanta est certainement la voie qui permet d'aller le plus loin. Les voies de la bhakti ou de l'ésotérisme du shaktisme sont tout à fait respectables en elles-mêmes, mais elles sont lourdement dépendantes de la culture de l'Inde et de l'inconscient qui est associé. Si on veut les implanter dans un inconscient occidental, il risque d'y avoir tôt ou tard un "rejet de greffe". Certes, Jayramdas a cru que le problème serait résolu quand on lui a dit qu'il avait été indien dans une vie antérieure; son gourou lui a même affirmé qu'il avait été brahmine, qu'il avait récité le *Gayatrî mantra* et lui a donné finalement au bout d'un an e probation la cordelette sacrée brahmanique. Cependant, après 35 ans, il s'est trouvé attiré par la voix toute simple de védanta et de la question "Qui suis-je?" de Ramana Maharshi. En effet, il se pose aussi à Jayramdas la question de la transmission de ce qu'il a appris depuis 34 ans en Inde. Les chercheurs spirituels hindous auront du mal à prendre comme gourou un Occidental, car ils pensent qu'il n'aura pas les mêmes conditionnements de base qu'eux, ce qu'on appelle les *samskaras*. De l'autre côté, un certain nombre d'Occidentaux sont intéressés par une pratique spirituelle, mais ils ne veulent pas ou ne peuvent pas rentrer dans les détails de la culture de l'Inde, ce qui représenterait un investissement de temps trop important. Il faut comprendre que les hindous n'acceptent pas l'idée de conversion, et dire d'un Occidental qui rentre

facilement dans les pratiques de l'hindouisme revient à l'adopter sans avoir besoin de le convertir formellement, en disant : « Il était déjà des nôtres dans une vie antérieure ». L'hindouisme est également accueillant pour les chercheurs spirituels sérieux à cause de sa facilité acceptée le statut de renonçant. Quand il est arrivé à Mombasa, Jayramdas aurait pu être considéré comme un jeune à la dérive et être rejeté par le prêtre du temple de Shiva. Mais il a senti sa sincérité et toute la recherche spirituelle sous-jacente à son itinéraire, et l'a fait rapidement accepter par la communauté hindoue. Celle-ci, voyant sa sincérité dans la pratique, lui a même offert le billet pour l'Inde, sachant que le divin prendrait là-bas soin de lui. Et c'est ce qui s'est passé.

Jayramdas reconnaît avec simplicité certaines erreurs qu'il a faites, par exemple le besoin de dévotion à une personne a certainement diminué son discernement dans les choix de ces deux gourous. Il fait remarquer : « J'ai accepté mes gourous d'emblée, et j'en ai ressenti les conséquences plus tard. Ce n'est pas grave. C'est fait. » Cela lui a causé certains problèmes, en particulier avec son second gourou Ravindrabhai qui était marié et qui avait appris de sa propre lignée familiale la sâdhanâ de la Shakti, qu'il considérait de ce fait plus adaptée aux gens mariés qu'aux sadhous. Cela a créé des doutes chez Jayramdas, et l'a même amené à faire des généralisations hâtives du genre : « Tous les sadhous sont frustrés ». Il y a certes des problèmes pour les sadhous qui vivent sur les routes, et dont le statut se confond souvent avec celui des mendiants. Ils résolvent d'ailleurs souvent la question de la solitude en prenant une compagne plus ou moins régulière. Mais le niveau de frustration diminue notablement chez les swamis qui vivent la vie régulière des ashrams avec un lien fort avec leur gourou est un bon niveau d'éducation religieuse. Ils sont plus alors à même de transformer réellement la force sexuelle en intensité spirituelle, c'est ce que j'ai vu dans l'ashram de Mâ Anandamayî que je fréquente depuis une vingtaine d'années, et dans les autres ashram qui en sont proches et que j'ai pu visiter. De plus, en tant que psychiatre, je peux dire qu'il y a énormément de perturbations dans la vie de couple aussi, la force sexuelle n'est de toutes façons pas facile à gérer, que ce soit en Occident, en Inde ou en Extrême-Orient.

Quand Jayramdas parle d'un disciple de Ramakrishna qui entretenait de bons rapports avec les prostituées, je pense qu'il faut se souvenir, plutôt que de Vivekananda, de Girish: celui-ci était acteur de théâtre, et a beaucoup travaillé pour aider les femmes à se tirer de la prostitution, y compris en les faisant jouer comme actrice dans ses pièces. La veuve de Ramakrishna, Sarada Dévi, lui avait d'ailleurs donné sa bénédiction en disant : « Tu peux t'occuper de ces femmes d'une manière dont nous, nous ne saurions pas faire ! ». Girish n'était pas un saint, il disait que si l'on mettait l'une sur l'autre toutes les bouteilles de vin qu'il avait bues, leur hauteur dépasserait l'Everest! Cependant, Ramakrishna a réussi à le faire arrêter l'alcool en lui donnant le conseil paradoxal suivant : « Certes, tu peux boire, mais tout ce que je te demande, c'est de ne pas penser à moi quand tu le fais. » Et comme Girish avait déjà établi un lien suffisamment fort avec le maître pour que ce soit impossible de ne pas penser à lui, il a finalement été l'alcool.

Jayramdas évoque à juste titre certains problèmes actuels de la vie de sâdhanâ intensive en Inde actuellement, par exemple les effets qu'ils ont quand ils prennent certains médicaments allopathiques. Il a utilisé un moment un antihypertenseur qui l'a mis dans une sorte de dépression, cela peut arriver, j'espère qu'il a trouvé maintenant une autre molécule efficace mais sans ce genre d'effets secondaires. Quelqu'un qui fait

beaucoup de méditation est plus sensible à certains effets collatéraux des médicaments. Un autre point délicat est l'enrichissement des ashrams qui, tout en représentant un signe certain de vitalité matérielle, pose un problème spirituel aux renonçants, à tel point qu'on peut se demander finalement à quoi ils renoncent quand ils sont très « installés dans la vie » avec de grandes propriétés immobilières et des voitures énormes que peu de laïcs peuvent s'offrir. Il s'agit d'une évolution depuis quelques dizaines d'années, et qui pose un problème de fond. Jayramdas souligne aussi à juste titre la tentation de devenir gourou principalement pour gagner sa vie, ce qui peut créer nombre de problèmes à la fois pour l'enseignant qui n'est pas encore mûr et pour l'élève qui est trop naïf et qui croit que son maître est au stade de sadgourou.

Il se dégage de ce témoignage de Jayramdas le sentiment d'un sadhaka honnête et intense, qui est lucide vis-à-vis de lui-même et de son entourage. On a le sentiment qu'il continuera de progresser sur la voie, car tout simplement il en prend les moyens, en menant une vie simple, solitaire, et fortement intériorisé qui se déroule de plus sur une terre sacrée comme l'est le bord de la Narmada. C'est une réussite complète dans sa sâdhanâ que je lui souhaite, et que lui souhaiteront aussi certainement les nombreux lecteurs de son témoignage de vie.

*Vigyânânand, (Jacques
Vigne)
novembre 2007*